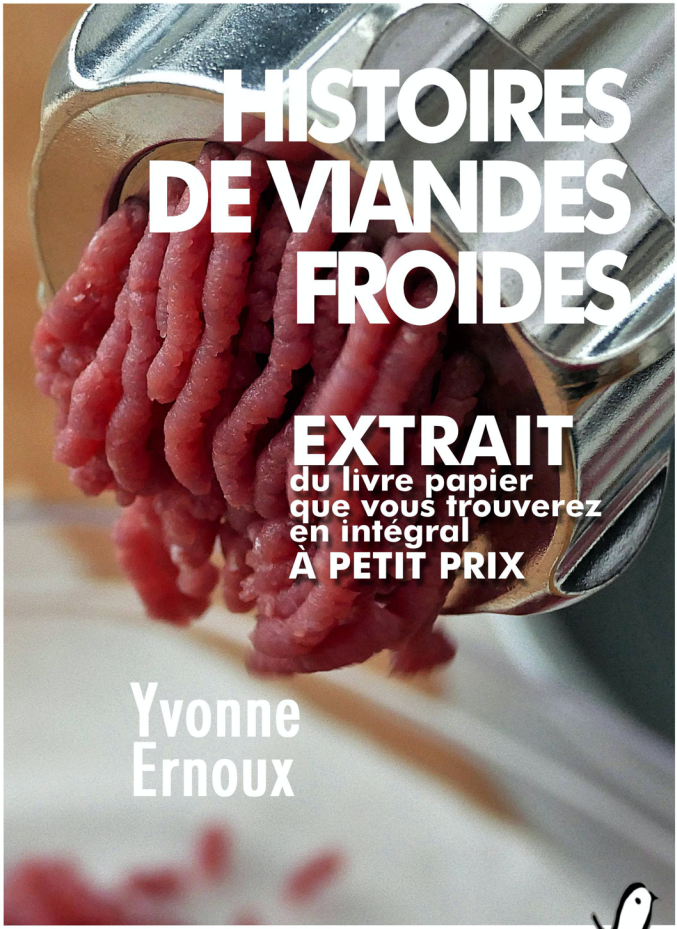
ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE



HISTOIRES DE VIANDES FROIDES

EXTRAIT

du livre papier
que vous trouverez
en intégral
À PETIT PRIX

Yvonne Ernoux

"Viande hachée" (extrait)
Erwin (2017) CC0 1.0 Universel

Denis

HISTOIRES
DE VIANDES FROIDES

MISE EN BOUCHE

6

Luxure sanglante

Encore deux personnes, et c'est son tour. Deux fois personne, c'est pas grand'chose. Quant à son tour, n'en parlons pas, puisqu'il consiste à rester immobile devant l'étal à fixer l'entame du rumsteck qu'il convoite, persuadé que s'il lâche du regard cette entame, il lâche le morceau. C'est bien là son occupation favorite : jouer avec les situations et avec les mots. Il appelle ça "verbaliser sans procès".

Plus qu'une fois personne maintenant. Et c'est un rognon de veau qu'elle veut. Ouf ! Il lâche l'entame du regard.

Il s'avise alors que c'est une femme, jeune, dont la robe en satin vert pomme, taillée dans le biais, épouse les rondeurs et suggère en tremblant le creux de ses formes mouvantes. Ce petit bout de femme aurait tout de même été plus

séduisant à contempler que son entame de rumsteck. Sans doute, mais faut savoir ce qu'on veut. D'ailleurs rien n'est perdu. L'apprêt d'un rognon de veau est un travail délicat qui prend du temps, et ce n'est pas le temps qui va lui ravir l'entame. À moins que la dame au rognon en profite et l'ajoute à son panier ? Ce serait étonnant. Elle y viderait tout son porte-monnaie. De toute façon, c'est trop tard. Maintenant qu'il a lâché sa proie de chair crue, il ne peut plus rien sur elle. Qu'il en profite pour contempler cette proie de chair vive en mouvement. Et tandis que le boucher sort de son écrin de graisse blanche un vrai joyau de rognon d'un beau marron rose pâle, du regard il vagabonde, de la femme au boucher, du boucher au rognon et du rognon à la femme.

Le rognon, lui, n'en peut mais. Le veau encore moins. Si jeune. Sous la mère,

pensez ! C'est indiqué sur l'étiquette plantée à même sa viande. Le boucher ouvre le juvénile abat avec précaution et de la pointe fine de son couteau affuté il perce délicatement chaque lobe, les uns après les autres, sans affecter leur belle identité ronde et les débranche chacun de toute vulgarité urinaire. Puis, d'un revers appuyé du plat de son hachoir, il écrase le rognon ouvert qui n'est plus qu'un camaïeu de rose veiné de blanc violacé. Le boucher, lui, plutôt pâle. Pourtant la viande rougit le sang. Excès peut-être, qui tournerait en bile ? Quant à la femme, pas de bile. De la chair saine, sous une peau fine qui rosit, veloutée, pulpeuse. Tous les cheveux ramenés sur la droite en une masse blonde ondulée courte et drue pareille à sa petite masse de chair campée sur ses jambes fines aux pieds petits, qui ondule de plus en plus, le postérieur saillant

bien éclaté. Une vraie pêche mûre à point.
Le boucher emballe le rognon.
— Vous allez vous régaler !
Petit rire en cascade de la femme. Un vrai corps de sirène. Elle explose en joyeux refus :
— Sûrement pas ! Je déteste les rognons. C'est pour mon mari.
— Dommage !
La voix grave du boucher lui répond en tocsin.
D'une demi-torsion arrière, elle se tourne vers lui souriante, auréolant son aimable profil du faire-valoir d'un mari connaisseur. Le boucher lui renvoie un sourire de connivence.
Dommage, oui. On aimerait pour la fin de ce rognon la faim de cette femme-là.
— Voilà, conclut le boucher. Ce sera tout ?
— Ce sera tout, confirme la dame.
— Mais vous, vous allez manger quoi ?

— Quoi ? répond la dame en écho.
Elle rit. Et se dirigeant vers la caisse avec un dernier regard pour le boucher :
— La sauce ! Sur ma purée. J'adore ça et ça se mange tout seul.
— Alors bon appétit ! lui souhaite le boucher.
Et la dame s'en va, avec son rognon et sa chair qu'il imagine ouverte et dansante au rythme de son pas alerte.
C'est vers lui que le boucher se tourne alors.
— Et pour Monsieur ?
Retour à l'entame. L'imagination à nouveau toute incarnée, il la désigne du doigt.
— L'entame de ce rumsteck, s'il vous plaît. Toute l'entame. En mordant juste un peu sur le gros du morceau.
Le boucher prend la viande affalée sur le marbre telle une femelle patiente, et montre l'épaisseur désirée de la lame de son couteau.

— Voilà. Oui. Très bien.
Il en aura pour cher. Tant pis. Froid, en tranches fines, ça lui fera la semaine.
— Je vous le prépare ?
— Non. Tel quel.
Mais soudain la chair de la femme blonde vient imposer son épanouissement éclaté.
— Réflexion faite, oui. Vous me le ficelez.
Le boucher prend un bout de barde.
— Non ! À cru la ficelle. Et bien serrée.
— Comme un petit noir, enchaîne le boucher. Mais ça ne sera pas facile vu la forme du morceau.
— Peu importe. Serrez bien l'entame. Et laissez le bas libre.
Regard du boucher. Le client est roi. Mais le boucher est maître chez lui. Il ficèle quand même et la bobine déroule son fil.
— Ça ira comme ça ?
Non. Le bas est trop lâche. Sans forme.

— Ficelez encore un peu plus bas. Mais sans compresser du tout maintenant.
Mine de plus en plus réprobatrice du boucher. Le client est roi, soit, mais la boucherie est un art sérieux, et c'est son domaine, non ?
— Voilà, très bien.
Papier sulfurisé. Viande dessus. Balance.
— Un kilo deux, annonce le boucher.
— Je vous dois combien ?
— Trente-trois euros cinquante.
— Un sac en plastique ?
— Non, merci.
À la caisse il ramasse sa monnaie sous l'œil suspicieux du boucher pour qui la transaction financièrement correcte n'est pourtant pas nette.
De quoi se mêle-t-il ?
Dehors, son paquet à la main, il voudrait la tripoter cette viande. Mais le papier ne s'y prête pas. C'est de la soie taillée dans le biais qu'il faudrait. La prochaine

fois, il le dira au boucher. Tant faire que passer pour fou, on peut mettre le paquet. Qui coûte assez cher le paquet. Malgré lui, ses doigts s'entêtent sur le papier rétif. Que c'en devient agaçant. Excitant même. Attends qu'il arrive chez lui ! Comment il va te le faire sauter son papier sulfurisé et te la triturer cette viande pour s'assurer qu'elle est bien sienne et bien viande ! Comme la femme dans son bel emballage de soie qui, elle, appartient à son mari. Qu'elle doit tromper avec le premier venu d'ailleurs. S'il avait voulu… Mais toujours cet esprit d'escalier qui le fait descendre en lui-même quand il faudrait grimper en courant pour en sortir. Encore un peu, il lâcherait le paquet. On se calme.

Dès l'entrée, son chien lui saisit le poignet, jappe, se couche à ses pieds, bondit.

— Couché !

C’est un brave chien. Tout à la joie de le revoir, il ne songe même pas à la viande.
Lui, cette viande, elle le hante.
À la cuisine, il la déballe, la pose sur la planche à découper, s’assoit et la contemple, le chien à ses pieds, sous la table.
Plus vivante que jamais cette viande ! De la viande à la femme. De la femme à la viande. Vrai, on dirait qu’elle frémit. La ficelle, forcément, qui la bride. À son étranglement le plus fin, elle tient dans l’arrondi de ses deux pouces. Plus fine que la taille de la femme. Et cet arrondi généreux qui suit l’étranglement… Il s’en étrangle d’une gorgée de salive. Tout en se raclant la gorge il caresse des deux mains ce beau jaillissement charnu. Que fait la femme au rognon ? Lui non plus n’aime pas les rognons. La viande, pas tellement non plus d’ailleurs. Pourtant, c’est plus fort que

lui, l'étal d'un boucher de quartier l'attire. Au jugé, il soupèse les morceaux. Mesure à leur aspect et couleur la tendresse de leur fibre, jusqu'à leur goût même. Ou bien il se voit armé d'un couteau aiguisé, dégraissant, dénervant un rumsteck entier ou un faux-filet. Ah, parlez-moi d'une belle viande nue, débarrassée de la moindre trace graisseuse ou filandreuse ! Qu'on pourrait manger sans risque de rencontrer sous la dent un détritus de nerf ou une bulle de graisse qui s'affale et vous envahit la bouche. Comme il aurait pu faire de la femme au rognon s'il y avait pensé plus tôt. Sa chair était parfaite et si bien emballée que vous ne rêviez qu'à la trousser et consommer telle quelle…
Sur la planche, il caresse la viande et s'avise que c'est humide, visqueux et froid. Comment envelopper, satiner, chauffer ?

Le four, oui. Thermostat 10.
Préchauffage. Il place le morceau dans un plat allant au four. Ni sel, ni poivre, ni beurre. Attente. Attentat à la pudeur ? Non. Une viande cuite se ressaisit et se fabrique une peau. Et puis même ? Il ne fait de mal à personne.
Voilà. Température atteinte. Le plat au four.
Il s'accroupit devant le voyant rectangulaire pour assister à la transformation que fait subir à une viande crue une chaleur thermostat 10.
Elle se défend la viande. Se hérisse. Puis se détend.
Il ouvre le four. La viande a cicatrisé.
Délicatement, avec une spatule en bois, surtout ne pas la faire saigner, il retourne le morceau et remet le plat au four, qu'elle cicatrise de partout cette viande.

Il s'accroupit à nouveau pour contempler. Le chien, toujours à ses pieds, nez en l'air, hume les effluves.
Petite attente encore. Puis il ouvre le four, sort le plat, pose le morceau sur la planche.
Alors, envie de toucher. Plus rien de visqueux, chaleur douce, le morceau s'est humanisé. Il le caresse. Du point où la chair s'étrangle sous la ficelle, taille de guêpe, il descend vers l'évasé. Épanouissement des hanches. Il descend encore. Jusqu'à l'éclatement. Puis remonte. Un baiser ? Oui. Il approche sa bouche, Effleure des lèvres les arrondis. Mais la ficelle importune. Des ciseaux dans le tiroir. Attention. Pas de sang. Bien. La ficelle décolle et se déroule. Le morceau reste en forme. Mémoire de viande. Nouveau baiser. Oui. Plus rien qui gêne. Une vraie muqueuse cette peau fine de cicatrice. Il l'humecte de la langue. De ses deux mains il tient la

viande. Comme il tiendrait la femme. Puis en va et vient, son baiser caresse le bas du morceau, devient pressant appuyé, s'attarde dans l'éclatement, s'y enfouit. Il lèche, suce, mordille, sans cesser de comprimer à pleines mains cette chair obéissante… Fièvre… envie de mordre… là, au creux de l'éclatement… tiède… humide… attention, pas jusqu'au visqueux… simples mordillements dans la profondeur… généreuse dans l'étendue.
Le chien glousse, se frotte. D'un coup de genou il l'écarte. Et le visage toujours enfoui, il brode, biaise, broute, rebrode, baise encore, boute, broute toujours. Plus rien dans la tête… pas d'images… Pas d'autre mouvement non plus que ce broutement carnivore… Ce goût de chair… un plaisir pas possible… d'une violence inouïe…
Houaw !...
Atterrissage.

Il reste hébété.
Qu'est-ce qu'il lui a pris ?
Caresse au chien.
Lentement il se lève. Va à l'évier. Tendu vers le robinet, il frotte son visage à deux mains. S'essuie avec le torchon de cuisine.
Heureusement il a la semence rare… profusion répandue en rareté… simple petit crachat.
Et cette viande sur la table ? Qu'il ne peut plus voir. La faire disparaître ? Le chien ? Oui. Vite il la coupe en morceaux.
Et si ç'avait été la femme qu'il aurait fouillée de la sorte ?
Quelle différence, là, maintenant ?
Petits dialogues obligés. Ennui sans issue. Avec minimum de mise en scène…
Ou bien mise à la porte. Bonjour au revoir à la prochaine qu'il n'y aura pas…

À moins que coupée en morceaux ? Cuite au four après ? Donnée à manger au chien ? En aurait-il voulu ?
Du rumsteck, oui, le chien en veut. Il remue bruyamment la queue et se jette sur les morceaux. Un plat de roi.
Et lui ? Mangera quoi ?
Rien. Pas faim. La chair est triste, hélas. Elle lui a coupé l'appétit.
Triste la chair ? De quel droit ? Tout à l'heure, au plus fort de l'extase carnivore, il était triste peut-être ? Alors qu'il n'aille pas cracher dans les morceaux.
D'ailleurs, qu'il écoute le chien. Ses bruits joyeux de mâchoire et ses happements affamés. La chair, elle est bonne. Point fin.
Mais chaque chose en son temps. L'heure est passée. C'est tout.
Alors une douche. Le slip à la machine tel quel avec le linge sale.
Le chien dort déjà.

Lui ?
Il s’allonge sur le divan et choisit dans une pile un livre qu’il n’a pas encore lu.

DANS LE VIF DU SUJET

LE MIROIR

« Ainsi que la saison indécise, j'hésite...
Je ne sais trop si c'est le printemps ou l'hiver ;
Cela dépend de vous, mais il faut faire vite :
La giroflée marronne le vent de mer. »
Francis Jammes

Antoinette, ma maîtresse, avait la passion du miroir.
Mais je l'avais surnommée Giroflée pour l'amour de Francis Jammes. Elle aimait ces fleurs crucifères dont elle ornait sa fenêtre. Comme elles, Antoinette se parfumait en diable et, cruelle, me crucifiait de son mystère.
Hélas ! C'est à l'imparfait que je vous parle d'elle. Car elle a disparu, elle, son parfum, son mystère. Et son miroir, direz-vous ? De grâce, épargnez-moi ! C'est le diable ! Il a brisé mon bonheur, me laissant inconsolable.
Antoinette était très belle.

Que cherchait-elle au juste dans son miroir ? Le reflet de sa beauté ? Le secret du mystère de sa propre image ? Celui, plus impénétrable encore, du miroir lui-même ?
Depuis sa disparition, à mon tour, je sonde cette surface polie et glacée qu'elle a si fervemment contemplée. C'est en vain. Les miroirs réfléchissent mais ils n'ont ni mémoire ni pitié. Et je n'y vois que ma propre image et mon chagrin.

Antoinette habitait un petit studio situé au sixième étage d'un immeuble ancien. J'aimais grimper ces six étages avec l'ardeur de mon désir jamais en défaut. J'arrivais, haletant et, sans reprendre haleine, je l'aimais.
Mais voici que pour de basses raisons de lucre, le propriétaire décida d'entreprendre des travaux pour faire grimper les loyers. Il réussit même à

loger un ascenseur dans la petite cage d'escalier.
Vous allez dire qu'il ne tenait qu'à moi de continuer à grimper les étages tandis que grimpaient les loyers avec l'ascenseur neuf. Mais on résiste mal au confort qui s'installe. En outre...

[...]

Denis éditions artisanales
12 avenue de Lattre de Tassigny,
La Forge 71360 Épinac
edition@denis-editions.com

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Ouvrage s'ouvrant par une ode à la viande rouge, en guise de "Mise en bouche", suivie de deux histoires de morts étranges ou bizarres. Le ton d'Yvonne Ernoux est un hommage à ces feuilletons policiers de la presse populaire des années 1910-1930. On y savoure, l'espace d'une lecture, les destins de ses personnages.

"[...]
De toute façon, c'est trop tard. Maintenant qu'il a lâché sa proie de chair crue, il ne peut plus rien sur elle. Qu'il en profite pour contempler cette proie de chair vive en mouvement. Et tandis que le boucher sort de son écrin de graisse blanche un vrai joyau de rognon d'un beau marron rose pâle, du regard il vagabonde, de la femme au boucher, du boucher au rognon et du rognon à la femme."

photographie de couverture :
https://fr.m.wikibooks.org/wiki/Fichier:Minced_meat.jpg

penis
éditions artisanales